—Tiens ! Gustave ! — s'est-il écrié joyeusement.

Oui ! Gustave, l'ancien "cancre", celui qu'on appelait Porte-Bonheur, parce que son père avait fait une immense fortune dans les guanos. Pas changé, Gustave ! Toujours ses yeux creux et son teint de vert-de gris. Mais quel chic ! Tout à l'anglaise, depuis le bout de ses bottines pointillées de petits trous, jusqu'au fer à cheval de son épingle de cravate. On dirait un jockey endimanché. Ce farceur de Gustave ! Et que fait-il, à présent ? Mais rien. Son père n'a t-il pas gagné deux cent mille livres de rente à tripoter dans les fiantes d'Albatros ? Gustave apprend à connaître la vie, voilà tout ; et il entend, par là, se réveiller tous les jours vers midi, avec la bouche amère du souper de la vieille, et, toutes les nuits, être surpris par l'aurore à la table de baccarat du club des Gâteux, après cinq heures d'horloge passées à dire "hac !" d'une voix sourde et accablée. Gustave apprend la vie, vous dis je ; ce qui, vu sa mine de clown macabre, pourrait bien l'amener, un de ces jours, à faire une tout autre connaissance. Mais qui pense à la mort, à cet âge-là ? Gustave veut connaître la vie, entendez vous ? et lorsque une grosse quinte de toux l'interrompit dans un de ses éclats de rire idiots, ses camarades de Club des Gâteux lui tapent dans le dos en lui disant qu'il a avalé de travers. Satané Gustave, va !

Cependant, le garçon aux allures d'escamoteur paraît avec le potage, et il a tellement un geste de Robert-Houdin en découvrant la soupière, qu'on est tout surpris de n'en pas voir jaillir un bouquet de roses ou un lapin vivant. Mais non ! c'est une croûte au-pot, tout simplement, et les convives l'attaquent avec vigueur et en silence. Mais, après le vin du Rhin, toutes les langues se délient, et dès que la sole Normande a été engloutie, — oh ! les glorieux appétits de la vingtième année ! — les cinq jeunes gens parlent tous à la fois.

Quel tapage ! Les phrases se croisent comme des fusées. Gustave, forçant sa voix éreintée, vante les performances d'un "stepper" qu'il a essayé, le matin même, dans l'allée des cavaliers. — Entre nous, il aurait mieux fait de rester tard au lit et de boire un peu d'huile de foie de morue. — Maurice crie au garçon de déboucher le château-Léoville. Amédée ayant parlé de son drame au futur comédien, Gorju, dit Jocquelet, de sa voix de trompette qui sort de son nez en trompette, tranche immédiatement de l'homme d'expérience, propose ses conseils et cite avec admiration le fameux mot de Talma à un poète dramatique : "Surtout, pas de beaux vers !" Et Arthur Papillon, qui se destine à la tribune et trouve l'occasion excellente pour s'exercer à dominer le tumulte des Assemblées, brame, pour lui tout seul, l'éloge d'un discours de Jules Favre, qu'il a entendu la veille au Corps législatif.

Dans cette mêlée de conversations, le timide Amédée est vaincu d'avance ; Maurice, lui aussi, ne tarde pas à se taire, avec un sourire un peu dédaigneux sous sa jolie moustache dorée ; et un accès de pituite met bientôt Gustave hors de combat. Seuls, pareils à deux vaisseaux de ligne qui lâchent tour à tour leur bordée, l'avocat et le cabotin continuent à se canonner de paroles. Arthur Papillon, qui est de l'opposition libérale et souhaite que le gouvernement impérial revienne au "jeu pacifique et régulier des institutions parlementaires," a le dessus un moment et développe, d'une belle voix ronde, le dernier article du *Courrier du Dimanche*, mais, déployant son terrible organe où semblent éclater tous les buccins de Gédéon, le comédien reprend l'offensive, et, décidément victorieux, il débite cent sottises, déclare que le personnage d'Alcesee doit être poussé au bouffon, blague Shakespeare et Hugo, exalte Scribe et les "carcassiers," et, malgré son profil de gargouille moyen-âge qui lui assure pour l'avenir, dans l'emploi comique, le sociétariat à part entière, il affirme qu'il est venu au monde pour jouer les jeunes premiers et qu'il se charge de rendre "sympathique" le rôle de Néron dans *Britannicus*.

Cela deviendrait assommant sans l'entrée en scène des perdreaux truffés que l'escamoteur découpe et distribue en moins de temps qu'il ne lui en faudrait pour battre un jeu de cartes "nullement préparé." Il sert même au naïf Amédée le plus mauvais morceau, absolument comme il le forcerait à choisir le neuf de trèfle. Puis il verse le chambertin ; de nouveau toutes les têtes s'exaltent, et l'entretien — c'était inévitable — tombe sur les femmes.

C'est Jocquelet qui a commencé, en prononçant le nom d'une des plus jolies artistes de Paris. Il les connaît toutes, dresse la liste de leurs admirateurs, détaille leurs beautés comme un marchand d'esclaves.

—Ainsi, la petite Lucile Prunelle qui vient de "se mettre" avec le grand Moncontour.

—Pardon, — interrompt Gustave (mon Dieu ! qu'il a mauvaise mine !), — pardon... elle l'a déjà quitté pour Cerfbeer, le banquier.

—Moi, je te dis que non.

—Moi, je te dis que si.

On se disputerait presque, si Maurice, pour rompre les chiens, n'attaquait, de son air affable et goguenard, le bel Arthur Papillon au sujet de ses amours.

Car le jeune avocat boit beaucoup de tasses de thé orléanistes, va dans les mêmes salons que Beulé et Prévost-Paradol, accompagne des femmes politiques aux réceptions de l'Académie française.

—C'est par là que tu dois faire des ravages, scélérat !

Mais Papillon se défend, avec des sourires pleins de fatuité et de sous-entendus.

D'ailleurs, il se déclare très difficile en cette matière. Il rêverait une Egérie, un esprit supérieur.

Sur une nouvelle plaisanterie de Maurice, l'avocat formule en ces termes son programme amoureux :

—Voyez-vous... Une femme aurait-elle l'intelligence d'Hypatie, la sensibilité d'Héloïse et le sourire de la Jocondo, si elle n'a pas aussi la gorge de la Vénus de Médicis .. je ne saurais l'aimer.

Sans aller si loin, le comédien se montre aussi très exigeant, notamment au point de vue plastique. Pour lui, Déborah, la tragédienne de l'Odéon, — une statue grecque ! — a de trop grandes mains ; et la ravissante Blanche Pompon, qui incendie les avant-scènes des Variétés, n'est qu'une poupée de cire.

La naïf Amédée est au supplice. Toutes ses illusions — désir et sentiment mêlés — sont blessées cruellement. Et puis, il vient de se découvrir une déplorable faculté, une nouvelle cause d'être malheureux : le spectacle de la sottise le fait souffrir. Que ces jeunes gens sont grossiers et menteurs ! Gustave lui semble un pur crétin, Arthur Papillon un pédant, et quant à Jocquelet, il le trouve aussi insupportable qu'une grosse mouche à viande bourdonnant entre la vitre et le rideau, dans la chambre d'un homme nerveux.

Heureusement, Maurice fait encore diversion, en éclatant d'un juvénile éclat de rire.

—Eh bien, mes amis, — s'écrie-t-il, — vous êtes tous des niais, et je ne suis pas comme vous, par Priape ! Je ne crache pas dans ma soupe... Vive la femme et vivent les femmes !... Oui ! toutes ! Les jolies... et les autres !... Car ce n'est pas vrai, il n'y a pas de laides, nom d'un sexe !... Je ne veux pas m'apercevoir que cette miss de keepsake a des pieds d'Anglaise, et j'oublie le teint de moissonneuse de la fille d'auberge, si sa gorge est ferme au point d'user la toile de sa chemise... Donc, ne dites plus d'âneries et faites comme moi ! et le garçon va nous deboucher un peu de champagne, n'est-ce pas ? pour boire *à la santé de l'amour !*

Maurice est un cynique ; mais cette explosion de jeunesse fait du bien quand même. Tout le monde applaudit. Le prestidigitateur en tablier blanc, qui s'agite autour de la table comme un pensionnaire du Palais des singes, fait sauter le bouchon d'une bouteille de rœderer, — c'est étonnant qu'il n'en sorte pas un feu d'artifice, — et voilà la bonne humeur revenue.

Il est tard, pas loin d'onze heures, et les camarades se donnent les poignées de main de l'adieu dans un brouillard intense, qui sent la suie, et où les becs de gaz ressemblent aux lanternes de papier des marchandes d'oranges. Brrr ! ! ! Quelle humidité !